

Zeitschrift: Histoire des Alpes = Storia delle Alpi = Geschichte der Alpen
Herausgeber: Association Internationale pour l'Histoire des Alpes
Band: 9 (2004)

Artikel: Les Alpes et le tourisme
Autor: Boyer, Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-10109>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES ALPES ET LE TOURISME

Marc Boyer

Zusammenfassung

Die Alpen und der Tourismus

Der Autor gibt eine Einführung in die hauptsächlichen Perioden des Tourismus im Alpenraum. Analog zu den industriellen, agrarischen, demografischen und finanziellen Revolutionen gibt es eine touristische Revolution, welche den Wunsch nach dem demonstrativen Reisen ohne Gewinnabsichten fördert. Die aus England stammende touristische Bewegung trägt bei zur Entwicklung einer neuen Wahrnehmung der Alpen, die nach einem Ausdruck von Leslie Stephen zum *playground of Europe* werden. Die Gleitsportarten sind ebenfalls eine britische Erfindung. Im 20. Jahrhundert löst das winterliche Bild des Gebirges als Sportgebiet das frühere Sommerimage ab. Überall, wo dank der Höhenlage die doppelte Saison möglich ist, kommt es zu einer spektakulären demografischen Verlagerung. Sorgen bereiten gegenwärtig die mittleren Höhenlagen der Alpen, wo die Schneesicherheit nicht mehr gewährleistet ist, was die Zukunftsaussichten verdüstert.

LES ALPES TRADITIONNELLES ET LE REGARD DES VOYAGEURS DES TEMPS MODERNES

Nous avons fortement conscience que les montagnes sont, par nature, des espaces à part; les Alpes ne font pas exception. Le relief et le climat les isolent. Les courants d'invasions et d'échanges (économiques, culturels)

se situent dans les plaines; les montagnes sont préservées, elles peuvent servir de refuges (exemple des Vaudois), de lieux de retraite (la Chartreuse est emblématique); les cîmes rapprochent de Dieu. Tout cela est bien connu.

Le sont aussi les spécificités alpines. C'est une heureuse conséquence des grandes glaciations: les Alpes, à la différence des Pyrénées, possèdent de profondes vallées de pénétration. Depuis que Rome est devenue capitale de l'Empire romain, puis de l'Église catholique, les Alpes sont un obstacle que beaucoup doivent franchir. Ainsi les Alpes, à la différence d'autres montagnes, sont, en certains points, des montagnes qui ont dû être affrontées et ont gagné tôt une image répulsive, comme le montrent D. et R. Groh. Les traverser donne une peur physique qu'expriment les vocables usuels: monts *horribles*, *affreux*.

Les sommets alpins longtemps ne reçurent pas de nom; les voyageurs n'identifiaient que les cols, appelés monts (Mont Cenis, Mont Genève, Mont St-Bernard...) parce qu'ils étaient les points les plus hauts trouvés sur leur chemin. Leur souci était de choisir le passage le moins ardu ou le plus rapide. Un des plus anciens ouvrages imprimés fut, en 1515, celui de Signot, *La Description des Alpes* qui énumère 15 passages. Il recommande déjà le Mont Cenis, le seul qu'après lui décrivent les *Guides* de Ch. Estienne (1552). Les travaux de la *Société des Amis du Mont Cenis* ont bien montré la place exceptionnelle du Mont Cenis dans la représentation des Alpes.

Du XVI^e au XVIII^e siècle, la littérature du voyage à travers les Alpes devient de plus en plus abondante au fur et à mesure qu'augmente le nombre de ceux qui les traversent pour aller en Italie: aux pèlerins de Rome, aux marchands attirés par les «villes-monde» (selon l'expression de F. Braudel), s'ajoutent les artistes fascinés par la Renaissance, les voyageurs érudits munis de *Descriptio*, *Itinerarium*... écrits par des auteurs de l'espace germanique, puis, à partir de 1700, les jeunes aristocrates britanniques qui font leur *Grand Tour*. Tous ont les mêmes centres d'intérêts, les villes et les ruines romaines qui sont leurs *videnda* – on dit aujourd'hui, après Enzensberger, les *sight-seeings* –, et les mêmes cécités pour «l'espace contraint» qu'ils doivent franchir entre ces lieux. Ils pratiquent le «circuler, il n'y a rien à voir»; et comme les voyages sont longs, c'est fastidieux.

Les journaux de voyage muets sur les campagnes et les plaines ont, dans les Alpes, des notations qui sont des stéréotypes obligés. Les frayeurs, les

histoires de loups, les récits d'accidents, de carrosses renversés viennent régulièrement avec comme morceau de bravoure le passage du Mont Cenis, traversé souvent l'hiver pour arriver à Rome pour la Semaine Sainte. Chacun raconte ce que sont ces hommes robustes de Lanslebourg, les «marrons», qui les portent ou les font glisser sur les traîneaux par la technique de la *ramasse*. C'est épouvantable; Eugène Descamps, en 1500, avait donné le ton: «Le pays est l'enfer en ce monde.»

Cette répulsion de la montagne ne serait-elle pas devenue, dans les Alpes, une *negative attraction*, pour reprendre un terme utilisé par l'anthropologue américain Dean Mac Cannell dans *The tourism, a new theory of the leisure class*? Comment expliquer autrement le fait que les récits de «crétins des Alpes» et de «femmes goîtreuses» soient le propre des vallées alpines où passent les voyageurs d'Italie, soit la Maurienne et le Valais et qu'on ne les retrouve pas ailleurs. W. Coxe consacra sa 21^e *letter on Switzerland* à une dissertation scientifique sur le phénomène inexpliqué. Dans les récits des voyageurs, ce thème récurrent sur les Alpes disparaît au XIX^e siècle. La sensibilité a changé. Quand?

Il y eut des faits anticipateurs: le plus notable est l'ascension du Mont Aiguille ou *Mons Inaccessibilis* en 1492. Ce bloc calcaire, au-dessus de la route de la Croix-Haute annonce le Vercors; il est très visible; il intrigue Charles VIII qui se rend en Italie (première expédition); sa curiosité le conduit à ordonner au capitaine de Dompjullien de le gravir, à force d'échelles, puis aux juges de Grenoble de consigner l'événement, resté longtemps unique. L'ascension ne fut pas refaite avant 1832. Cet alpinisme prémonitoire fut sans lendemain.

Unique aussi le fait qu'un sommet ait tôt reçu un nom: *Rochemelon* qui domine le col du Mont-Cenis; une chapelle avec un triptyque avait été placée à sa cime au XV^e siècle. Mais les autres sommets les plus visibles continuaient de n'avoir pas de nom ou bien un nom vague avec un positionnement incertain comme le Mont-Blanc ou le Mont-Rose ou encore une appellation mythique comme les monts Pilate – Pilatus au-dessus de Lucerne, Pilat près Vienne – tous nourris par la sensibilité religieuse de la fin du Moyen Âge qui montrait un Pilate poursuivi par les remords fuyant dans les Alpes.

La mutation du regard sur les Alpes peut être datée grâce justement aux voyageurs d'Italie. En 1792, Pöllnitz raconte cette histoire: «Je connais un gentilhomme anglais qui a demeuré huit jours à Lanslebourg et qui ne ces-

sait de remonter la montagne après qu'il l'avait descendue; le tout pour avoir le plaisir de se faire ramasser.»

Encore une anticipation! Celle des sports de glisse sur neige dont l'invention est attribuée aux Britanniques (Arnold Lunn) vers 1880 et située à Davos. Avant, il y avait eu un autre extravagant anglais dont on ne dit pas le nom, mais dont l'histoire fut constamment répétée dans tous les guides. En 1845, plus d'un siècle après l'anecdote, dans *l'Italie pittoresque*: «J'ai lu qu'un Anglais était demeuré pendant huit jours à Lanslebourg pour se procurer la jouissance de se faire ramasser plusieurs fois par jour. Il n'y a que les Anglais qui aient le privilège de l'originalité dans le choix de leurs plaisirs.»

Que l'on sache, l'Anglais n'avait pas été imité; mais son histoire avait modifié le regard du voyageur; peu à peu, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, les notations négatives sur les frayeurs, les goûtres, diminuent en nombre, puis laissent la place à des sentiments nouveaux: l'attrait des glaciers, la curiosité des cîmes.¹

LES ALPES ET LA RÉVOLUTION TOURISTIQUE

Plusieurs de mes ouvrages ont introduit ce vocable. Il s'agit de constater qu'à côté et en même temps que les révolutions industrielle, agricole, démographique, bancaire, la révolution touristique – tout aussi britannique d'origine – fut aussi une grande novation: c'est le désir du voyage de caractère ostentatoire, sans modèle lucratif qui se manifeste d'abord par *The Grand Tour* puis la découverte de nouveaux espaces fréquentés non pas toute l'année mais de manière saisonnière. Ainsi l'ancienne pratique populaire des eaux minérales devient la saison aristocratique estivale des bains de Bath, puis Spa et autres lieux. Vers 1740, en même temps, apparaissent le désir du rivage (décrit par Alain Corbin), avec la création de Brighton, et l'invention des glaciers de Chamouni (voyage de Windham en 1741). Curieusement, la coïncidence temporelle de ces découvertes a, jusque-là, échappé aux historiens; et pourtant! En même temps «la peur du vide» (de l'Océan mangeur d'hommes) fait place à une contemplation émerveillée depuis les promenades («*piers*») et les monts horribles deviennent sublimes vus au télescope ou même affrontés par les premiers alpinistes.

Dans la seconde mutation, les écrivains et artistes ont joué un grand rôle;

beaucoup sont suisses: de Haller (*Die Alpen*), Rousseau, Saussure, Bourrit, Deluc; britanniques (William Coxe); allemands (Goethe, en 1779 a salué le Mont Blanc depuis le Montenvers avant de continuer vers l'Italie). Dans ce contexte nouveau, on comprend le désir de quelques Genevois d'aller au sommet des monts. Bourrit alla au Buet, Saussure arriva au sommet du Mont Blanc un an après la «première» de 1786. Il n'y a pas lieu d'user de l'expression *Révolution saussurienne*, comme le fait Nicolas Guidici. S'il y a une révolution, elle est le fait du colonel Beaufroy, un Britannique, qui, six jours après Saussure, fit l'ascension du Mont Blanc, sans aucune prétention scientifique, pour l'exploit, par plaisir. L'alpinisme était né. Gêné par les guerres de la Révolution et de l'Empire, il mit du temps à s'imposer. Entre 1788 et 1818, il y eut seulement quatre ascensions du Mont Blanc dont une effectuée par des Chamoniards entre eux (celle de 1808 où Balmat emmena son frère âgé de 14 ans et même une jeune fille Marie Paradis). De 1788 à 1860, cent ascensions du Mont Blanc furent effectuées, surtout par des Britanniques.

Le grand changement de regard s'est produit vers 1850 quand des Britanniques, la plupart riches oisifs, se mirent en tête de conquérir toutes les cimes des Alpes. En 1857, on le sait, ils se réunirent en Club; très informel: l'*Alpine-Club* bientôt imité dans toute l'Europe. Le mot *alpinist* est alors consacré et reproduit dans toutes les langues; il est resté. Il désigne un sport élitiste qui refuse le mobile scientifique et l'épanchement poétique: aussi bien, ni le savant Forbes ni le poète Ruskin n'ont fait partie du premier *Alpine-Club*. Quelques années après, la controverse devient violente entre les conquérants des Alpes et les admirateurs: Ruskin contre Whymper. Le premier invective le second: «Vous avez fait un champ de courses des cathédrales de la terre [...]. Vous grimpez sur les cîmes comme à un mât de cocagne [...].»

Dans ce sport mâle, pas de femmes; elles ne sont pas bienvenues au *Club*. Le Réverend Coolidge, le plus grand collectionneur de cîmes dans les années 1870, signe les récits d'ascensions écrits par sa tante, Miss Brevoort qui monte mieux que lui.

Les Alpes deviennent *The playground of Europa*. Sous ce titre, un jeune Britannique, réalisateur de plusieurs «premières alpines» et co-fondateur de l'*Alpine-Club*, Leslie Stephen, présente les nouveaux jeux de l'élite; la fréquentation sportive des Alpes est devenue un jeu appelé alpinisme. Rien

ne peut arrêter ces «conquérants de l'inutile». L'accident du Cervin (1865) est, certes, suivi d'une vaste polémique autour du thème de *l'Alpe homicide* (roman de P. Hervieu); mais l'appel des cîmes – après un bref fléchissement – revient plus fort, avec le désir d'arriver premier sur les dernières cîmes des Alpes. La dernière grande conquête, la Meije, en 1878, est aussi «la première» qui ait été française, réalisée par Boileau de Castelnau. Les grimpeurs tenteront ensuite leur chance dans les autres grands massifs mondiaux, Caucase, Andes, Himalaya, tout en conservant le vocable alpinisme. Ou bien, suivant l'exemple de Mummery, monteront sans guide ou chercheront d'autres voies que celles dites normales ou referont l'hiver les grandes ascensions. La première hivernale du Mont Blanc, réalisée par une femme, miss Straton, date de 1878, soit presque 90 ans après l'ascension de Saussure. L'image de la montagne avait donc été longtemps une image de pratique touristique estivale.

LA SUISSE MYTHIQUE, L'HEURE DES VACANCES DES ALPES

Le substrat de l'image idyllique de la Suisse est établi au XVIII^e siècle, à partir du poème de Haller, *Die Alpen* qui contrebalançait la description encore effrayante des Alpes peuplées de dragons que donnait, en 1706–1708, J. J. Scheuchzer, *Beschreibung der Naturgeschichten des Schweitzerlandes*. Ce sont des auteurs germaniques et à ce titre, au XVIII^e siècle, encore peu lus. La valorisation des Alpes, assimilées à la Suisse et formant à elles seules la Montagne date du dernier tiers du XVIII^e siècle avec la succession des écrivains enthousiastes: J. J. Rousseau certes, mais aussi Marmontel avec *La Bergère des Alpes*, Senancour et plus encore Ramond, traducteur et commentateur de William Coxe. La Nature a du relief; les paysages vantés par ces auteurs se situent à mi-pente. Les habitants cités en exemple, restés à l'état de Nature, ont toutes les vertus. L'exergue des *Letters* de W. Coxe est explicite: «Là [en Suisse] habite un peuple simple, bienfaisant, brave, ennemi du faste, ami du travail, ne cherchant point d'esclaves et ne voulant point de maîtres.»

Coxe développe: ces Suisses ont toutes les qualités de l'innocence; surtout les «vertueux Valaisans». La constitution de la Suisse est admirable, avec la «votation» du peuple; bien avant l'Angleterre, ils ont respecté *l'habeus corpus*; ils ignorent la détention préventive. Coxe convient cependant qu'ils ont des crétins, mais ceux-ci «portent bonheur».

On sait que le thème de la Suisse mythique fut modulé à l'époque romantique, inséré dans un cadre stéréotypé de montagnes altièrès (plus que le Mont Blanc, la pyramide du Cervin constamment reproduite et délitée en reliques), mais aussi de chalets en bois dits «chalets suisses». En Savoie, au Val d'Aoste, au Tyrol, en Bavière, se développent des variantes de ce thème central.

L'autre pas dans la constitution de la Suisse mythique est franchi au milieu du XIX^e siècle: c'est l'assimilation de la Suisse et des vacances estivales (de celles du moins qui ne sont pas océaniques). Ici, les ouvrages de référence sont ceux de Rodolphe Töpffer. Ce Genevois est à la fois l'inventeur de la bande dessinée et des voyages scolaires. À la tête d'un collège huppé de Genève, il a l'idée de constituer, l'été, des caravanes scolaires pour promener des pensionnaires dans cette Suisse élargie que le romantisme est en train de constituer. *Les Voyages en zig-zag* (1844), puis les *Nouveaux voyages en zig-zag*, ouvrage posthume (1854), racontent et dessinent ces caravanes adolescentines. Au deuxième volume, Sainte-Beuve donne une remarquable *Préface* qui commence ainsi: «C'est l'heure des vacances, c'est le moment de faire son tour de Suisse, sa visite aux Alpes.»

Tout est dit. L'équation Vacances = Suisse = Alpes est posée et l'ordre des termes est interchangeable. Les grandes collections de guides viennent de naître: Murray, Baedeker, Joanne; toutes ont pour premier (ou deuxième) volume, la *Suisse* qui est toujours la Suisse mythique, synonyme de vacances enchantées de l'été, expansionniste; ces guides, comme les *Voyages* de R. Töpffer, ont annexé le massif du Mont Blanc, le Val d'Aoste, en général la Savoie dans sa totalité, les lacs italiens de piedmont, toute la vallée du Rhin jusqu'à Bâle.

À partir du milieu du XIX^e siècle, cette Suisse = Alpes est devenue l'attrait majeur des vacances estivales. Elle le restera au moins jusqu'en 1914. Cela s'est produit au moment même où le Grenoblois Stendhal impose le vocable nouveau, *touriste* (1838), en pleine vague romantique. L'image des Alpes est devenue très positive, les Alpes sont devenues sublimes; elles sont la Montagne par excellence; elles possèdent les sommets les plus prestigieux, les glaciers les plus spectaculaires, les sites les plus pittoresques; elles enchantent ou impressionnent par leurs lacs et leurs vallons champêtres, leurs cascades, leurs gorges, leurs forêts étagées. Dans les guides d'Europe au XIX^e siècle – et au-delà – la Suisse et les Alpes ont le droit au maximum d'astérisques. Car elles possèdent la majorité sinon la totalité des critères favorables qui servent,

depuis l'époque romantique, à établir la hiérarchie des attraits touristiques. Je rappelle ici ce qu'ils sont:

- Le *critère de verticalité*, d'abord spatiale: plus c'est haut, ou plus c'est profond, plus le lieu mérite la visite. Les Guides indiquent soigneusement l'altitude des cîmes, les profondeurs des gorges, les hauteurs des clochers, des nefs, des tours.
- La *verticalité temporelle* participe du même différentiel: plus c'est ancien, plus le touriste doit s'extasier. Un bon nombre de sites religieux alpins bénéficient de cette règle.
- Le «bonheur intra-utérin», comme disent les psychologues,² rend compte des choix de certains touristes en quête de retour à la paix et à la douceur du sein maternel. Ce sentiment est très rousseauiste et est éprouvé avec émotion au vallon des Charmettes, près de Chambéry.
- Le *critère anecdotique*, aussi, est pertinent. Les guides – qu'il s'agisse des hommes ou des livres – savent le touriste attentif à ce qu'on leur raconte *in situ* sur ce qui s'est passé autrefois en ce lieu. L'anecdote émeut, fait vibrer. La Suisse, par exemple, dispose de Guillaume Tell; Chamonix et Zermatt ont leur stock d'aventures alpines à évoquer.

La hiérarchie des attraits sous-tend le classement des stations alpines. Il est tôt établi, plaçant nettement en tête Chamonix, «La Mecque de l'alpinisme», Zermatt, Grindelwald, expliquant les chiffres élevés de la fréquentation. En 1867, Catelin, le commissaire spécial de Chamonix (alias Stephen d'Arves comme auteur des *Fastes du Mont Blanc*) comptabilise 18'155 touristes; la plupart sont rentiers; à 40 pour cent ils sont Britanniques. Les bourgeois commencent à venir; cela est le thème même de la comédie de Labiche: *Le voyage de M. Perrichon* (1860). Le bourgeois Perrichon s'aventure au Montanvers; n'est-ce-pas ridicule? Cela le sera moins 20 ou 30 ans plus tard quand des chemins de fer à crémaillère et des funiculaires auront été construits pour les hisser sur maints sommets et aussi de grands hôtels panoramiques édifiés pour permettre au grand nombre de goûter les levers du soleil (au Righi par exemple). Beaucoup de ces constructeurs sont des Suisses, habiles à tirer profit de cet attrait alpestre grandissant.

Le lancement du tourisme estival au XIX^e siècle – puis celui du tourisme hivernal, dans la deuxième moitié du XX^e siècle – est facilité par une prédisposition des Alpes à s'adapter et à pratiquer la pluriactivité. Quand

arrivent les alpinistes, touristes, les Alpains, depuis des décennies, avaient l'habitude de la mobilité et de la compétence multiple; ils étaient à la fois agriculteurs, éleveurs et bûcherons, faisant des «remues» d'un versant à l'autre (Valais, vallée du Doron) et transhumants; ils pouvaient devenir colporteurs (Oisans), ramoneurs (Savoie), ramasseurs de bulbes floraux, cristalliers, chasseurs de chamois. Ils pratiquaient la haute montagne et connaissaient les passages; ils étaient beaucoup plus instruits que la moyenne des ruraux du XVIII^e siècle (certains faisaient les précepteurs) et beaucoup avaient l'usage de la transaction commerciale. Tous ces talents leur permettent de pratiquer l'accueil quand le tourisme gagne les Alpes; les uns deviennent guides ou porteurs; les autres – ou les mêmes – aubergistes, commerçants, entrepreneurs de travaux publics.

Tout ceci donne aux Alpains – du moins à une partie d'entre eux – une prédisposition au tourisme. Mais l'invention elle-même des pratiques et des sites demeure l'apanage du groupe restreint des «ouvreurs de voie» ou *gate-keepers* qui longtemps ont été britanniques: Windham, sir Geoffroy, Whymper, puis pour les sports d'hiver Arnold Lunn.

LES ALPES, LIEU DE L'INVENTION DE LA GLISSE

Encore une invention de distinction effectuée par des Britanniques riches. À partir de 1880, ils jouent en montagne à glisser sur la glace (patinage) et surtout sur la neige (luge, bobsleigh et surtout ski). L'invention fut faite par Arnold Lunn, vers 1880. Ce fils d'évêque méthodiste fut ensuite «annobli par l'Impératrice des Indes pour services exceptionnels rendus au ski britannique».

Davos était une station climatique d'altitude. D'autres stations l'imitèrent: St Moritz, Montana; des stations d'alpinisme comme Chamonix deviennent stations de ski; et aussi des villes, telle Innsbruck, ou des villages comme ceux de l'Arlberg, massif découvert par A. Lunn qui y lança une compétition, l'Arlberg-Kandahar. Le matériel pouvait être nordique: skis norvégiens, raquettes d'Inuits... La novation consiste à les utiliser pour des jeux ou sports d'hiver, fondés sur la descente. *Downhill only* est la devise du livre de Lunn, *Skiing*. Cette activité d'hiver s'adresse d'abord à l'élite fortunée; les clients sont souvent d'anciens habitués des villes d'hiver de la Riviera;

j'ai trouvé les preuves que des hôteliers de la Côte d'Azur, vers 1905–1910, avaient envoyé dans les stations suisses des enquêteurs pour voir où étaient passés leurs anciens clients.

Le processus d'invention élitiste a joué et joue toujours pleinement pour le ski dit alpin et les stations (très majoritairement alpines) de sports d'hiver. Les éléments les plus riches sont à l'affût des stations qui pourraient passer pour plus élégantes. La concurrence entre quelques stations suisses et l'Arlberg – avant 1920 – s'élargit à Megève découverte par la baronne de Rothschild qui y installe hôtels et téléphérique, ensuite consacrée par la venue du roi des Belges. Vinrent ensuite des nouvelles stations créées de toutes pièces en altitude dans la zone des alpages, stations fonctionnelles. Sestrières vers 1930–1935 est le premier exemple; Méribel en Tarentaise, lancée à partir de 1937 par des Anglais pourrait être la seconde.

Ces observations me permettent de m'inscrire en faux contre certaines assertions. Non, le ski alpin ne fait pas partie de l'identité constitutive d'un des pays alpins; et cela vaut aussi pour l'Autriche. Les planches en bois norvégiennes sont des moyens de se déplacer sur la neige pour les Scandinaves; dans les Alpes, elles ont été importées à partir de 1878 (Exposition Universelle où les Norvégiens les avaient présentées); l'art de les fabriquer, de les utiliser fut enseigné par des Norvégiens (y compris aux armées d'avant 1914). Le plaisir de les utiliser dans des séjours en stations fut d'abord élitiste exclusivement. La diffusion dans diverses couches sociales s'effectua plus ou moins vite; en Suisse et en Autriche cela fut plus rapide et plus large; ce sont des pays où le taux de pénétration du ski dans la population dépasse aujourd'hui nettement 50 pour cent, ce qui n'est le cas ni de la France ni de l'Italie.

Le développement du ski alpin a été facilité par les inventions dans les remontées mécaniques, en particulier par l'invention de l'agrippe-câble de téléski (Pomagalski en 1935, dans la région de Grenoble), puis par les stations fonctionnelles créées *ex nihilo*. La France systématisa la formule à partir de 1952, dans «les Trois Vallées» de Tarentaise, à Chamrousse, en lançant le *plan-neige* 1965–1977 qui voulait donner à la France le plus vaste domaine équipé pour le ski dans le monde. Cela conduisit à bâtir des «Sarcelles sur neige»; ce furent parfois les mêmes architectes de la Caisse des Dépôts et Consignation qui, après avoir construit les barres des banlieues, bâtirent d'identiques bâtiments aux Menuires et en quelques autres lieux.

Valéry Giscard d'Estaing, par son discours de Vallouise (1977), décida que la France renonçait à implanter dans les alpages des blocs de béton banlieusards. Au demeurant, ni la Suisse, ni l'Autriche ne s'étaient lancés dans une semblable aventure. Désormais, en France, les nouvelles constructions pour les sports d'hiver devraient être moins agressives: moins de lits. Il n'est pas lieu ici d'examiner les résultats de cette politique des U. T. N. (Unités Touristiques Nouvelles). Les prouesses techniques dans la construction de remontées alpines allant très vite et très haut (y compris par des métros sous les glaciers) se sont multipliées, notamment en Tarentaise et dans le Valais (Saas-Fee). Mais les séjournants dans les stations ont imposé le retour à l'image traditionnelle de l'habitat montagnard. On veut loger dans des chalets de bois, même si les tavoillots ne sont qu'un revêtement. Ainsi firent les premiers anglais de Meribel, station peu fonctionnelle mais toujours très prisée; ainsi fait-on en Suisse, en Haute-Savoie. Dans plusieurs stations où la construction avait été novatrice, les propriétaires couvrent de bois leurs façades et ensuite y placent des dessins pour leur donner un air tyrolien; c'est très net à Courchevel.

BILAN DU TOURISME DANS LES ALPES

Le bilan n'est pas facile à établir. Il faut distinguer les massifs et les altitudes, les époques aussi. Tant que le tourisme alpin ne fut qu'estival (avec des étés qui se raccourcissaient), il apportait des revenus d'appoint à la population locale qui conservait son mode de vie agro-sylvo-pastoral, il ralentissait les départs sans arrêter la tendance au solde démographique négatif.

Partout où, grâce à l'altitude, la double saison a pu être pratiquée, le renversement démographique a été spectaculaire. Ainsi la Tarentaise d'aujourd'hui n'a plus rien à voir avec celle d'il y a 50 ans (à la création des premières stations); à la migration vers le bas (les industries des vallées, les villes) a succédé une migration ascendante de gens venus de partout travailler en station une partie de l'année. Des expressions comme population indigène, population permanente n'ont plus de pertinence dans des villages de 1000 habitants qui deviennent, l'hiver, des villes de 20 ou 30'000 personnes. Le discours sur la sauvegarde des valeurs montagnardes est peu approprié;

il l'est davantage quand le progrès s'est effectué lentement, en Autriche, dans les Alpes du Sud françaises.

Une inquiétude se confirme, concernant la moyenne montagne, qui, faute d'altitude, n'est pas assurée d'avoir assez de neige. Demain cela risque d'être plus aléatoire. Cette montagne-là paraît condamnée à n'avoir qu'une fréquentation estivale ou bien à créer artificiellement de la neige (les canons sont chers! et certaines stations s'y sont cassé les dents). L'avenir de la moyenne montagne alpine, comme celle d'autres massifs (Massif Central) est relativement sombre. Sa survie démographique ne peut dépendre que du tourisme.

NOTES

1 Je me permets de renvoyer le lecteur à mon ouvrage *Histoire de l'invention du tourisme dans le Sud-Est de la France. XVI^e–XIX^e siècles*, La Tour d'Aigues 2000.

2 Cf. le n° 10 de la revue *Communications* consacré au tourisme.